

TROIS

GYPSE

I

Or donc j'étais dans une carrière souterraine en train de faire des photos et de récupérer des cristaux de gypse, quand une paroi s'est effondrée, puis un pilier, puis un plafond, puis toute une portion de la galerie. Les copains galopèrent comme des souris et mon sac rouge de spéléologue du dimanche décrivit une parabole en vomissant son contenu dans l'air, et surtout sur moi qui volais en dessous. J'ai rebondi sur mon pied photo et atterri dans le cône de gravats d'un ancien fontis¹ stabilisé par des étais de chêne malheureusement assez ramollis par l'âge.

Avant de fermer les yeux pour me laisser mourir de lassitude, je découvris près de mon épaule droite un très beau cristal en fer de lance, probablement échappé de mon sac, dont la pointe, qui luisait à la lumière de ma frontale, me visait comme une flèche. Les boisages des alentours se sont mis à gémir, à grincer, puis ils ont explosé, et leurs éclats se sont éparpillés dans le monde comme moucherons au printemps. Profitant de l'aubaine, des roches se sont décollées du plafond, et se sont rapprochées du centre de masse de la planète en utilisant la voie directe, qui passait dans mon voisinage. Alors j'ai éteint mon âme et me suis envolé ailleurs.

II

Quand on se réveille après avoir subi un accident, souvent l'on promène aux alentours un regard hébété, rempli à ras-bord d'une tranquillité de mauvais aloi. En ces instants, le destin a eu un hoquet ; il nous a propulsé dans l'avenir, sans avertissement.

Par exemple, un jour que j'explorais des gouffres dans une montagne des Pyrénées, j'ai fait cette expérience de me retrouver sans crier gare dans le futur proche. C'est une sensation très bizarre.

J'étais descendu dans une faille jamais explorée, perdue dans une forêt d'altitude encombrée d'arbres tombés de vieillesse. Des cascades de fougères et de plantes humides dégringolaient dans les effondrements de la roche. Toutes les crevasses étaient bouchées par les feuilles mortes, sauf, de temps à autre, un minuscule terrier dont l'exiguïté initiale laissait espérer que rien d'important ne serait venu l'obstruer plus bas.

Au fond de cette faille, un couloir m'avait attiré, et j'avais tournicoté un bon moment dans les pierriers qui l'obstruaient, à la recherche d'une suite, sans rien trouver, comme bien souvent. J'étais revenu en rampant jusqu'à la base du puits,

¹ Fontis : une carie dans le plafond, qui grignote roches et terres jusqu'à la surface. C'est comme un puits creusé de bas en haut, qui surgit à l'improviste, coucou.

et m'étais redressé, donnant à mon équipier de surface les résultats de l'investigation : un gouffre de quinze mètres, au fond bouché, avec un diverticule se terminant en impasse dans des gravats. Un crâne d'herbivore, une salamandre éveillée. Sous le crâne, d'autres salamandres, endormies.

J'avais empoigné la corde pour y brancher les instruments de remontée. J'étais debout en train de régler la focale de ma lampe de casque, quand j'avais découvert, stupéfié, que j'étais allongé dans les caillasses, et que je regardais le ciel à travers l'ouverture du puits... Quelques feuilles descendaient en tournoyant se déposer sur mon visage. Je ne sentais rien, j'étais d'un calme cotonneux... La figure inquiète de mon camarade s'encadra dans l'orifice, à contre-jour. Je lui demandai qu'est-ce qu'il y a ? Il me répondit je ne sais pas, qu'est-ce qu'il y a ?

Il ne savait rien. Il y avait eu un bruit de ferraille lorsque je m'étais étalé par terre dans une avalanche de mousquetons ; alors il s'était penché pour voir... En rajustant mon casque qui me tombait de travers sur la figure, j'y découvris un impact en étoile qui n'existait pas auparavant.

Je m'étais pris une pierre, ce qui, sans être fréquent, n'est pas impossible dans les gouffres jamais visités. Les parois y sont brutes, pas encore nettoyées par les explorateurs prudents qui, avant de se laisser descendre, arrachent les écailles de roche sur le point de dégringoler. Car, lame après lame, le conduit se desquame. Si un inconscient tient absolument à descendre sans faire le ménage d'abord, il risque de se prendre quelques morceaux sur le crâne.

La corde avait l'air en bon état, pas cisailée. Je remontai, méditant sur l'incident. Mon cerveau n'avait rien enregistré ; il n'y avait aucune continuité dans le scénario entre le moment où j'avais réglé, debout, ma lampe frontale et celui juste après l'impact, où j'étais allongé. Donc, mon cerveau, ou moi, qui nous attendions à ce que l'instant suivant soit à peu de choses près identique à l'instant précédent, avons été pris au dépourvu par cette rupture brusque dans l'histoire. Le temps de rallumer la machine, de rebooter et de reprendre le contrôle des flots d'informations, quatre ou cinq secondes avaient filé sans laisser de traces dans la mémoire. Je suis debout et je bavarde, puis je vois le ciel devant moi, des feuilles se déposent comme des pétales sur mon corps et je constate que je gis.

Machine, vous avez été débrayée. L'univers a progressé sans vous, et il faut maintenant vous regréner. Cela prend du temps, et plus le saut aura été important, plus longue sera la réinsertion de votre personnage dans la trame ordinaire des choses. En attendant, vous avez le sentiment très net d'évoluer sur un drôle de petit nuage ; vos pompes, flic-floc, marchent à côté de vous et vous ignorent allègrement. Vous rencontrez quelques difficultés à croire en ce nouveau pays.

Donc vous enquêtez, mais ce n'est pas simple, car cette voiture qui a bondi par dessus le terre-plein, vous ne l'avez pas vue, parbleu ! alors comment y croire ? Par sa faute, pourtant, vous êtes en réanimation, et vous sentez une minerve. Or, tout ce que vous savez, vous, c'est que vous faisiez cuire des saucisses sur le barbecue du jardin quand soudain, boum ! un couloir à l'hôpital.

Autre exemple : qui n'a pas eu sa grosse biture ? Non, misérables, ne levez pas le doigt, vous allez me faire honte ! Imaginez, plutôt. Imaginez... ou souvenez-vous... Vous émergez dans une cellule de dégrisement, et un fonctionnaire vient vous annoncer les beaux exploits qui vous ont conduit là :

vous avez discuté avec des containers à ordures, puis, comme ils n'étaient pas d'accord, vous les avez tabassés, vous avez perdu l'équilibre, dégringolé des marches, lâché plein de sang et de contenu stomacal.

Ensuite, vous avez tenu tête à des pompiers, qui ont fini par vous lancer dans un fourgon de police, direction cette cellule puante et surpeuplée, où vous voici en compagnie de gens qui vous semblent archidingues – mais vous l'étiez vous-même il n'y a pas cinq minutes.

Et le grand bond en avant, celui des comateux au long cours ? On pense alors au pêcheur de la fable : revenu du palais du roi de la mer, il ne retrouve plus sa maison. Les gens qu'il rencontre ne sont pas ses voisins, même s'ils prétendent habiter ici. Pardon ? Qui est mort ? Il découvre la tombe de ses enfants.

Les accidents ouvrent sur de vastes carrefours, profus en avenirs ; pendant votre longue inconscience, le destin a rôdé dans les cavernes sans vous demander la permission d'aller à gauche plutôt qu'à droite. Quand vous sortez de là, une chose est claire : vous êtes un étranger.

Ainsi j'avais fermé les yeux sur un fer de lance sublime qui semblait me désigner (tapez-lui dessus, bande de caillasses !), tandis que le monde s'écroulait. Je les rouvre et j'entrevois une lueur nacrée, un anneau luminescent, parfaitement circulaire et d'une élégance rare. Comme dans les Pyrénées, je suis allongé sur le dos. Mais j'ai la tête en bas, et je respire mal. Mes poumons sont bloqués par un poids énorme.

Mes pieds gigotent en ombres chinoises devant l'anneau qui luit. J'ai perdu une botte. Un petit caillou tombe sur l'éboulis, et rebondit de plus en plus fort ; il passe à côté de moi et s'éloigne dans les profondeurs, entraînant mon esprit dans son sillage. Je décroche.

Une aurore orangée contracte mes pupilles. Je serre les paupières pour échapper au flot de lumière. Puis la gravité disparaît, remplacée par une merveilleuse sensation de légèreté. J'erre parmi les draperies rosées du petit matin, en chantant un cantique sans paroles. La mort est encore plus puissante que la vie. Je ne regrette pas d'être arrivé là.

« Il vous a été donné d'entrevoir une trame. Pourquoi encore sacrifier à la crainte ? Vous êtes indestructible et éternel, et vous le savez bien. Vous autres voyez des montagnes où il n'y a qu'un rideau. Écartez ce tissu, et voyons ces fameuses plaines... »

« Comment vous appelez-vous ?

— Lucas. Ça veut dire que je suis clair et lumineux, mais je ne le crois pas.

— Très bien. Vous pouvez plier ce bras ? »

« Cet anneau est une porte. Comme le sont les rideaux que vous redoutez. Écartez ce tissu, et voyons ces fameuses plaies. C'est une plaine bien propre, qui ne demandera que deux ponts. Bougez votre bras. Vous êtes gaucher ? L'autre maintenant. Ce rideau n'est pas une barrière. Regardez comme le monde qu'il annonce y est décrit, signe après signe, tous si éclatants. Vous n'êtes pas

aveugle, alors ouvrez les yeux. Vous saurez où aller... Vous pouvez vous mettre debout ? Pourquoi encore sacrifier à la crainte, et à la férocité qu'elle induit ?

— Mais je ne crains rien, moi ; et par conséquent, je n'ai aucune raison d'être agressif envers qui que ce soit. Aussi, vos conseils sont-ils maintenant devenus inutiles. Cependant, je vous remercie de m'avoir éclairé sur ma condition. Mais vous pouvez cesser, car je suis droit. Merci infiniment pour ce service.

— Lucas... S'il vous plaît ?

— Oui ?

— Cessez de discourir, et contentez-vous de regarder ma main, OK ? »

Mon cerveau daigna obéir ; il accommoda sur ce que regardaient les yeux. J'étais assis dans un tunnel, et des gens m'entouraient, pleins d'inquiétude.

III

Au nord-est de Paris, les anciennes carrières de gypse de Livry-Gargan sont parmi les plus spectaculaires des souterrains de l'Île de France. Dans cette roche, on a creusé des galeries de section triangulaire, hautes de quinze à vingt mètres, vastes de cinq à dix à la base, et qui finissent par un petit bout de plafond de la largeur d'un wagonnet de mine. Ce *ciel*, comme on dit chez les carriers, a été consolidé avec d'épaisses chevilles de bois plantées en encorbellement.

Le banc lui-même est de couleurs variées ; on s'y promène comme à l'intérieur d'une pâtisserie, toute striée de rubans ocres, blancs, bruns ou fauves, qui sont autant de strates cristallisées aux noms évocateurs : *Argenté*, dit encore *Pilotin*, *Bossus*, *Fleurs*, *Moutons*, *Bataillons*, *Hautes et Basses Urines*, *Ceinture de la Reine*, *Piliers Noirs*, *Fusils*, etc.

Voilà pour les couches de ce que l'on nomme la Haute-Masse, qui est la plus importante ; il y a, quelques mètres plus bas, une seconde masse de gypse, presque aussi décorée mais moins épaisse, avec là encore des petits noms spéciaux, et puis une troisième, assez fine, et parfois même une quatrième, très rarement exploitable.

Entre la Haute-Masse et la seconde, se trouve un banc de marnes dans lequel reposent de grands cristaux maclés en forme de fer de lance, qui peuvent atteindre, imaginez-vous ça, cinquante centimètres de long ; ce qui fait une belle arme. Ces pierres splendides sont très prisées des collectionneurs, qui sont prêts à toute sortes d'imprudences pour en récolter. Pour cela, il faut trouver des tunnels creusés dans la seconde masse, et soigneusement en explorer les effondrements, là où le ciel, en s'écroulant, aura dégagé la couche de marnes avec ses cristaux. Voilà, entre autres raisons, pourquoi nous étions venus ici, dans les réseaux instables des carrières de Livry-Gargan.

Elles avaient été abandonnées, si je me souviens bien, dans la seconde moitié du siècle dernier. Elles avaient servi de décor à divers films allant du burlesque à l'aventure. Pour finir, on les a dynamitées, remblayées, on a rongé leurs piliers, on a piétiné les terrains au-dessus de leurs voûtes jusqu'à ce qu'elles soient écrabouillées mortes et bien mortes, jusqu'à ce que plus rien ne bouge là-dessous. N'en restent que quelques photos qui prennent la poussière dans des tiroirs d'amateurs, et des souvenirs qui vont en s'estompant.

Mais il y a toujours un terrier quelque part qui a été oublié, une galerie mal effondrée, une chatière par laquelle s'insinuer pour aller visiter les débris de ces glorieuses excavations, dans des conditions de sécurité qui ne frôlent même plus la démente, mais y pataugent avec panache. Il faut vraiment être un cinglé fini pour apprécier ce genre d'endroits. Mais on trouve des volontaires.

Au fond d'un de ces trous chaotiques, nous avons découvert des tunnels praticables, entrecoupés de passages où l'on progresse sur les effondrements du ciel, juste au niveau des marnes à fer de lance, bien au-dessus de l'ancien plafond. De temps à autre, une section miraculeusement épargnée par les explosifs nous avait amenés sur le vrai sol, ou peu s'en faut.

C'est un de ces endroits qui s'était abattu à notre passage. Notre groupe avait été coupé en deux ; des quatre que nous étions, je m'étais retrouvé seul de l'autre côté de l'avalanche, tandis que les trois autres avaient détalé vers la sortie. Le boucan terminé, ils étaient revenus aux nouvelles.

Hector était médecin militaire, et s'attendait à perdre son emploi après l'énorme bévue de cette aventure, parfaitement illégale, qui se soldait par ma disparition. Il fut on ne peut plus soulagé de me remettre sur mes pieds, sans autres dégâts qu'un peu de déchirures par-ci par-là, et quelques souvenirs un tantinet disloqués.

Un autre participant était une bête comme on en fait peu, membre d'un groupe d'intervention du contre-espionage, et n'avait peur de rien tant que de s'ennuyer dans un monde sans adrénaline. Il passait ses loisirs à courtiser l'épouvantable : saut à l'élastique, descente de cañon, escalade sur glace, plongée en siphons.

Le troisième larron était une locomotive que rien n'arrêtait, avide de souterrains en tous genres pourvu qu'ils fussent artificiels. C'était lui qui avait débusqué l'entrée par laquelle nous avions pénétré. Des trois, c'était l'esprit le plus étrange, le moins saisissable ; l'être le plus exotique que j'eusse jamais rencontré. Rien n'était plus passionnant que de le suivre dans ses prospections.

Me voici, assis sur une pierre le regard perdu vers un éclat de botte.

« Combien j'ai de doigts ?

— Sept. Tout à l'heure, j'ai vu quelque chose de bizarre. Mais je ne sais pas où c'était. Où se trouve le fontis qui s'est effondré, par rapport à nous ?

— Derrière toi. Il s'est si bien vidé qu'on voit des racines au sommet. On t'a retrouvé sur cette pente, quand tu as été emporté par la coulée de marnes ».

Je me levai, et fis connaissance avec les mille douleurs de mon corps. Quelle fanfare ! Je me rassis. En attendant que l'orchestre daignât se calmer, je me fis répéter mon histoire, à laquelle je n'avais pas participé. Je constatais que j'étais joliment détaché, et que, dans ma vie à moi, qui n'était pas celle que l'on me racontait, luisait un étrange objet qui me narguait, semblant me dire : « c'est entre toi et moi, mon gars »... Une rencontre hors du monde ordinaire ; l'avais-je rêvée, ou avait-elle été un vrai morceau de réalité coincé entre deux absences ?

Je n'y tins plus. Je me remis debout malgré les plaies et bosses, et partis escalader le cône de terre fraîche, jusqu'à frôler la voûte pleine de chicots en suspension. Je cherchais à retrouver dans mon souvenir le point de vue à partir duquel j'avais aperçu cet anneau laiteux.

Je me penchai et me glissai sous les roches du plafond brisé, rôdai un peu dans le fatras, et me redressai au sommet de l'éboulis, debout dans la cloche. Les autres en bas me chuchotaient des avertissements furibards, mais je ne craignais plus rien, j'étais revenu de la mort et je *savais*, n'est-ce pas, que les rideaux ouvrent sur d'autres mondes. La mort ? Rien qu'un tout petit incident passager !

Je promenai le faisceau de ma torche sur les parois... Non, c'était plus bas. Un caillou m'avait dépassé quand j'étais affalé, les pieds en l'air ; donc c'était sur la pente, mais de quel côté bon sang ? Comme j'étais monté en longeant la paroi de droite, je descendis en inspectant celle de gauche.

Et voilà... Juste ici, une anomalie dans la roche. Une surface très lisse, de même couleur mais d'une matière différente. Quand j'écartais la lampe, un motif circulaire se mettait à luire. Quand je la rapprochais, le motif disparaissait... Deux mètres au-dessus de l'ancien plafond, en plein dans les marnes d'entre deux masses. Nous sommes ici juste en-dessous de la Haute-Masse de gypse : un climat sec, un pays désertique, avec des lagunes et beaucoup de sel, une évaporation intense, des animaux étranges. Le gypse Ludien est placé à la fin de l'Éocène, ce qui nous amène à... ? Quelqu'un peut-il me le dire ? Ce fut Chen, mon troisième larron locomotive, qui fournit la réponse : l'Éocène finit à -34Ma, ce qui met les marnes à fer de lance vers -40Ma à tout casser. Pas de fossiles dans cette strate, sauf, de temps à autre, quelques petits coquillages et, paraît-il, des traces de poissons, très rares...

« Peut-être mais j'ai découvert un truc pas normal, dans cette couche. Et puisque ce n'est pas un fossile ordinaire, je voudrais avoir ton avis...

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Jamais de la vie ! Pour moi c'est fini, j'en ai ma claque ! Je ne veux plus entendre parler de rien ce soir. Je n'irai nulle part, et surtout pas dans ce fontis pourri. On sort... Hector, que dit la boussole ?

— Elle dit que les bagnoles sont dans cette direction. On contourne le fontis par ce côté, ça a l'air de passer. Vous êtes sûr de ne pas vouloir jeter un œil à la découverte de Lucas ? C'est peut-être important...

— Pas ce soir, je n'en peux plus. Cet éboulement m'a tué. Une autre fois, Lucas, d'accord ?

— Si tu veux...

— Allez on se tire ! Hector, ouvrez la route. »

Voilà comment nous avons laissé passer l'occasion de devenir au moins aussi célèbres que les inventeurs de Lascaux, de Chauvet-Pont d'Arc, ou ceux de Cosquer. Nous repartîmes en discutant fossiles, Mosasaures de Maastricht, Palæotheriums de Cuvier, tandis que, dans chaque recoin d'ombre, je croyais voir l'anneau laiteux en train de me faire de l'œil. À la lumière, il était resté invisible, mais semblait reprendre vie dans le noir. Une figure luminescente, circulaire, de peut-être 60cm de diamètre. Je savais que les os ont cette particularité de pouvoir luire dans certaines conditions d'ensevelissement. Était-ce la tranche d'une vertèbre ? Mais quel monstre aurait bien pu la posséder ?

IV

L'irréalité de l'accident s'estompa derrière le quotidien brutal et terre à terre des grèves, promesses et discours, traîtrises, petits mots et attentats qui font le beurre des journalistes et le décor de la vie occidentale. De temps en temps, un fait saillant retenait l'attention une paire de jours : ouragan, tornade, incendie, prise d'otage ou assassinat, car le monde n'est qu'une abominable éruption de catastrophes. La saison des feux de forêt revint en Corse et en Provence, avec ses images de Canadiens et de pompiers harassés, et l'été nous dispersa.

À la rentrée, des explorations plus urgentes nous appelèrent sous des secteurs de la banlieue Sud voués à disparaître dans le béton, pour cause de chantiers en surface. Les forages attaquaient d'anciens domaines de l'État jusque là préservés, qui avaient été vendus pour y construire des bureaux et des surfaces commerciales. Les galeries qui serpentaient en dessous n'avaient plus été visitées depuis 60 ou 80 ans ; il fallait donc y aller pour en extraire tout ce qui pouvait être sauvé : fossiles, lampes à huile, pics de carriers. Pas de place, dans ce beau programme, pour les galeries de Livry-Gargan et leur hypothétique relique.

Je ne réussis à y entraîner notre médecin militaire que vers la fin d'avril de l'année suivante, un jour boueux et venteux où pas un chien n'aurait voulu sortir. La garde du périmètre était encagnardée dans sa guérite, et n'en bougerait pas. Nous franchîmes les grillages, retrouvâmes l'accès, les bons couloirs, le fontis, et la pierre lisse enchâssée dans la marne, qui ne laissait voir son anneau que dans l'ombre. Ce n'était pas, ce ne pouvait pas être un fossile.

